

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Band: 78 (1933)
Heft: 8

Artikel: Offensive et défensive terrestres
Autor: Rouquerol, J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-348303>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

Pour la Suisse :	ABONNEMENT	Pour l'Etranger :
1 an fr. 12.— ; 6 mois fr. 7.—		1 an fr. 15.— ; 6 mois fr. 9.—
3 mois fr. 4.—	Prix du N ^o fr. 1.50	3 mois fr. 5.—

DIRECTION ET RÉDACTION :

Major R. MASSON, La Florelle, Chemin du Grey, Lausanne. Tél. 32.217.

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS, VENTE :

Avenue de la Gare 23, Lausanne. _____ Compte de chèques post. II.5209

ANNONCES : Agence de publicité Gust. Amacker, Palud 3, Lausanne.

Offensive et défensive terrestres.

La forme de la guerre future restera un sujet de discussions jusqu'au jour d'une expérience décisive. En l'attendant, nous ne pouvons faire que des hypothèses.

Les uns, dont nous sommes, attribuent à l'aviation un rôle prépondérant, sinon universel, dans les opérations ; d'autres persistent à subordonner toute solution à la puissance des armes à feu, chars de combat, etc., etc. Pendant que les uns font confiance aux gros bataillons, d'autres, sous l'impression de la technique compliquée du matériel moderne, n'attachent plus d'importance qu'aux armées de métier, seules capables de posséder l'habileté professionnelle réclamée par les engins de guerre.

Nonobstant ces conflits d'opinions entre auteurs militaires, les débats de la conférence du désarmement montrent que toutes les puissances du monde, à tort ou à raison, prennent les effectifs des armées mobilisées comme le principal élément de la force militaire de chaque nation. Il est donc logique de penser que, sous l'empire des idées actuelle-

ment dominantes, les gouvernements et les états-majors répondraient sans hésitation à une menace de guerre par la mobilisation de millions d'hommes, comme en 1914. En outre, les études et la construction du matériel, ainsi que son emploi dans la guerre terrestre, sont l'objet de soins constants dans les armées de tous les pays.

Une remarque s'impose d'ailleurs, c'est qu'il n'y a rien dans tout ce que nous connaissons d'absolument original, mais seulement le développement et le perfectionnement de matériel, ou de procédés inaugurés pendant la grande guerre.

Une tendance caractérisée par la répartition de l'armement est de multiplier les spécialisations pour les diverses situations qui peuvent se présenter au cours d'un combat. Le nombre des types de canons augmente chaque jour aux dépens de la simplification des ravitaillements. Il en est de même pour l'infanterie où, dans certaines armées, les mitrailleuses ne tirent plus la même cartouche que le fusil, où dans le groupe de combat, nous trouvons des grenades à main et à fusil.

Au début de son emploi, le tir de la grenade à fusil ne comportait que l'adjonction d'un tromblon au fusil, mais le désir d'augmenter la portée de la grenade fait employer ici un lance-grenade spécial, là, une cartouche spéciale.

L'infanterie dispose en outre de canons de petit calibre et de petits mortiers.

Cette variété de matériel rappelle une pensée de Napoléon qui voulait, paraît-il, ne conserver à son artillerie de campagne qu'un seul calibre pour la facilité des ravitaillements.

Quoi qu'il en soit, dans toutes les armées, il existe un important matériel et un personnel correspondant, spécialement instruit en vue de la guerre terrestre.

L'opinion publique qui, si souvent, a exigé du commandement militaire des décisions politiques aux dépens de la stratégie, ne pourrait comprendre que ces masses armées et équipées pour la guerre, à grands frais, depuis plusieurs années, restent inemployées. Nous devons donc prévoir le

cas où des chocs importants se produiront entre les forces terrestres avant que la guerre ait pris sa vraie figure, à la suite d'une évolution plus ou moins rapide. Les questions qui se poseront au commandement pour la conduite des opérations terrestres seront les mêmes qu'avant la grande guerre. Nous nous proposons d'examiner dans quelle mesure l'expérience de ces dernières années, après celle des champs de bataille, pourra influencer les décisions du commandement, de l'un ou l'autre parti.

* * *

Avant 1914, l'offensive était considérée dans toutes les armées comme la seule forme de la guerre susceptible de donner la victoire, consistant dans la destruction des forces adverses. Notons en passant, que l'élasticité des fronts de combat modernes, obtenue par l'emploi des mitrailleuses et de l'artillerie à grande portée rend beaucoup plus difficile que jadis la destruction d'une armée battue. Le but de la guerre moderne est, d'ailleurs, plus étendu et vise l'écrasement de tout moyen de réaction matérielle ou morale d'une nation.

Dans les armées qui se sont heurtées sur la Sambre, en août 1914, l'esprit offensif était poussé des deux côtés au point de justifier des fautes stratégiques ou tactiques, qui nous crèvent aujourd'hui les yeux.

Du côté allemand, l'impatience de remporter la victoire faisait engager la II^e armée sans attendre l'entrée en ligne des I^{re} et III^e armées. Les journées de Charleroi qui devaient consommer la ruine de la V^e armée française finissaient par l'habile et prudente retraite du général Lanrezac, qui se présente dans l'histoire comme le prologue de la victoire de la Marne. Sur le terrain tactique, l'affaire de Gozée a été une ruineuse manifestation d'énergie, consistant à jeter une division entière, par petits paquets successifs, contre une position encore garnie de troupes vigilantes. Les lourdes pertes de cette division n'étaient pas payées

par un succès partiel qu'une manœuvre conduite avec réflexion aurait probablement procuré à moindres frais.

Du côté français, trois corps d'armée ont été portés sur la Sambre, sans connaître exactement leur mission, en présence de l'ennemi. Un quatrième les a rejoints le second jour de la rencontre de l'ennemi. La bataille s'est décomposée en une série d'attaques de régiments, ou même de bataillons, insuffisamment soutenus par une artillerie dont la bonne volonté était paralysée par le manque d'ordres, et la précipitation des attaques.

Ces expériences brutales étaient décevantes pour l'amour-propre des grands protagonistes de l'offensive à outrance. Ainsi s'explique que l'évolution des idées sur les conditions de l'offensive a été lentement progressive sous la pression discrète, mais constante, des troupes de première ligne. Ce n'est qu'après plusieurs mois de campagne que la défensive a cessé d'être considérée comme une abdication de la volonté de combattre, et que les esprits les moins prévenus ont senti la nécessité d'adapter la tactique aux caractéristiques de l'armement en service. Il leur a fallu reconnaître que l'attaque directe de défenseurs postés, et en possession de leurs moyens d'action, n'avait plus de chance de réussite que sur un terrain dont les forces de réaction ont été abolies par l'aviation, l'artillerie ou la manœuvre.

Est-ce à dire que les formes du combat plus favorables à la défensive qu'à l'offensive rendront les guerres de conquêtes de plus en plus difficiles ? Il faut s'entendre. Une tactique défensive n'est pas forcément l'épilogue d'une stratégie également défensive. Elle se concilie parfaitement avec une stratégie offensive, sinon agressive. Un envahisseur peut très bien mettre la main sur un territoire convoité, en profitant des circonstances favorables à une surprise stratégique, et sans rencontrer de résistance. Il se préparera à recevoir ensuite la réaction de la nation dont le territoire a été violé. Il pourra ajouter une victoire tactique à son succès stratégique en prenant lui-même l'offensive sur un adversaire désorganisé par l'échec de

son attaque. Il ne paraît pas douteux que, dans cette dernière combinaison, l'usure des effectifs se fait contre l'assaillant.

La IV^e armée française nous a donné le 15 juillet 1918 un exemple typique de cette forme de la bataille défensive. Il faut la méditer.

En prévision d'une attaque allemande, attendue avec certitude par l'état-major français, le commandant de la IV^e armée avait prescrit aux éléments de 1^{re} ligne de se replier sur une position de résistance en arrière, dès le commencement de la préparation d'artillerie ennemie.

Le détail des mouvements exécutés par le régiment qui tenait « la Main de Massiges » va faire comprendre la suite de la manœuvre.

La « Main de Massiges » était un point d'appui de 3 à 4 kilomètres de front, perdu antérieurement par les Allemands ; c'était un des objectifs de leur offensive du 15 avril 1918. Le régiment dont nous parlons en tenait une bonne part.

L'occupation de son secteur avait été réduite à un seul bataillon de 1^{re} ligne ; les autres étaient sur une position de résistance à 3 ou 4 kilomètres en arrière.

Dans la nuit du 14 au 15 juillet, l'annonce du déclanchement du tir de préparation était pour le bataillon de 1^{re} ligne le signal de son repliement. Il laissait sur place quelques signaleurs qui devaient se retirer plus tard. Lorsque les troupes d'assaut se sont présentées devant des tranchées vides, elles sont tombées sous les obus d'une artillerie vigilante et bien approvisionnée. Elles ont été décimées avant d'avoir pu aborder la position de résistance. Le soir même, une compagnie française remontait sur « la Main de Massiges », et, dès le surlendemain, le régiment pouvait reprendre, sans grandes pertes, le terrain qu'il avait évacué dans la nuit du 14 au 15 juillet. Les pertes allemandes des 15, 16 et 17 ont été lourdes, alors qu'elles ont été très faibles dans l'ensemble des défenseurs.

* * *

Nous ne devons pas cacher que ces opinions sur la valeur des deux principales formes du combat terrestre ne sont pas partagées par deux chefs notoires, qui doivent une réputation méritée à des succès d'offensive. Disons tout de suite que leurs explications nous paraissent démenties par les faits et font surtout figure de plaidoyers *pro domo*.

Le général Ludendorff écrit dans ses « souvenirs de guerre » :

« Le combat défensif moderne est plus coûteux que l'attaque... Les mois d'août, septembre et octobre 1918 nous ont beaucoup plus coûté que les mois de mars, avril et mai de la même année, pendant lesquels les pertes consistaient surtout en blessés légers qui sont revenus. »

Il faudrait ajouter que la proportion des prisonniers dans les pertes allemandes est devenue très importante dans les derniers mois de la guerre, et, ce fait, sans contredire les termes de comparaison de la citation précédente, leur enlève toute valeur au point de vue qui nous occupe.

Le général Mangin, dans son livre « Comment finit la guerre » écrit de son côté :

« La bataille défensive de Verdun (février, juin 1916) nous a coûté 156 000 tués, blessés, prisonniers et disparus et 263 000 évacués...

Il s'est trouvé qu'à Verdun, nous n'avons dépensé que 30 000 hommes pour conquérir le terrain qui nous avait coûté 156 000 hommes à perdre.

De quelque façon qu'on groupe ces chiffres, ils démontrent avec une éloquence impressionnante qu'on perd moins de monde pendant l'attaque que pendant la défense, et que le terrain coûte plus cher à perdre qu'à gagner. »

Ces affirmations n'impressionneront pas plus que celles du général Ludendorff les combattants qui savent combien le général Mangin a perdu de monde dans des attaques qui n'ont pas réussi, et dont il ne parle pas, y compris celle du 24 mai qui nous a coûté plus de cinq mille hommes.

La question à considérer n'est pas d'ailleurs celle de

savoir si telle affaire qui a réussi a été moins coûteuse que telle période de guerre ; mais de comparer, par rapport à l'ensemble de la guerre, le nombre des offensives qui ont réussi à celui des attaques terminées par des échecs. Or, il nous paraît indiscutable que, seules ont atteint leur but, les affaires limitées, à la condition d'être très bien montées avec de puissants moyens, contre un adverdaire très inférieur. Aucune des grandes offensives de 1914 à 1918 n'ont, pas plus chez les Allemands que chez les Français, réalisé le but des assaillants : « la Percée », et la poursuite de l'adversaire, battu et désorganisé. Des gains de terrain obtenus dans le début de ces opérations ont donné des espérances promptement dissipées devant des positions de 2^e ou 3^e ligne, garnies d'armes à tir rapide.

Tant d'éléments interviennent dans le développement d'une bataille qu'on ne peut pas prétendre à lui donner un caractère exclusivement offensif ou défensif. Elle peut avoir successivement l'un et l'autre. C'est le cas de l'exemple de la IV^e armée française donné plus haut. La défensive n'y a pas été pratiquée sous forme d'inertie ; mais par une manœuvre consistant en une dérobade que nombre de généraux d'avant guerre auraient jugée sévèrement. Il est cependant probable que les Allemands auraient remporté un éclatant succès au lieu d'une déconvenue si les tranchées de 1^{re} ligne avaient été bourrées de défenseurs comme cela était fait des deux côtés au début de la guerre.

Nous avons évoqué assez de faits de guerre pour faire comprendre la nécessité d'écarter d'une étude positive les opinions suggérées par un amour-propre bien excusable comme celles des généraux Ludendorff et Mangin, ou l'orgueil national. Les statistiques publiées depuis la guerre nous amènent à conclure que l'offensive contre un ennemi pourvu de défenses modernes, et qui s'en sert, est une mangeuse d'hommes.

* * *

La comparaison d'avant et d'après guerre est bien significative de l'évolution des idées tactiques de l'autorité supérieure.

Tous, avant 1914, préconisaient l'offensive comme la seule forme de la guerre susceptible de donner des résultats positifs. Ils prescrivaient impérativement d'y revenir lorsque les circonstances obligeaient les combattants à s'en écarter. La discrétion des règlements actuels à ce sujet est, par contraste, remarquable. N'est-ce pas une justification des considérations qui font l'objet de cette étude ? Ils se bornent à donner des indications tout à fait judicieuses sur les dispositions à prendre dans l'offensive ou la défensive, et ne recommandent pas plus l'une que l'autre. Le choix de la forme des opérations est affaire de circonstances et de jugement.

En dehors des doutes que le perfectionnement des armes peuvent suggérer sur l'efficacité de l'offensive, il y a sans doute lieu de voir dans la réserve des règlements, un reflet de la politique essentiellement pacifique de la France.

Les Allemands paraissent avoir des idées voisines des nôtres sur les propriétés de l'armement moderne. Leurs auteurs nous disent, en effet, que les facilités données par cet armement pour créer de nouveaux fronts en arrière du premier, sont de nature à limiter rapidement les conséquences d'un échec. Ils estiment d'une manière générale, que les progrès de l'armement sont plus avantageux pour la défense que pour l'attaque.

La pensée dominante chez les anciens combattants de la grande guerre, au courant des questions techniques, est qu'il est vain de discuter les mérites de l'offensive ou de la défensive tant qu'on ignore, non seulement l'obstacle opposé, mais encore les moyens dont on dispose. Les multiples offensives, insuffisamment préparées, effectuées par les Français en 1914 après la bataille de la Marne, ont été une suite d'échecs. Des moyens de plus en plus formidables

employés en 1915 ont donné des succès au début des attaques, mais finalement elles se sont éteintes devant des positions de repli de l'ennemi battu, sans avoir réalisé « la percée », qui était leur but essentiel.

Force nous est de conclure que l'offensive contre un adversaire en possession de ses moyens de combat doit être montée avec des moyens d'une supériorité écrasante, sous peine d'échec douloureux. Il est clair, toutefois, que les fautes de tactique peuvent donner lieu à des surprises dans tous les cas.

Les conclusions de cet exposé auraient sans doute été traitées d'hérésies majeures par les aréopages militaires d'avant guerre. Elles ne peuvent manquer aujourd'hui de les faire réfléchir avant de prendre de graves décisions.

Quand les forces en présence ne seront pas très inégales dans l'ensemble de tous leurs moyens, le combattant qui s'engagera le premier s'exposera à des pertes sans profit. Sa seule chance de réussite sera de surprendre l'adversaire. Le grande guerre nous donne de nombreux moyens de réaliser la surprise. Un matériel construit en secret, la ruse ont été tour à tour employés. Au point de vue de l'art militaire, la manœuvre est le seul moyen qui soit presque toujours à la portée des combattants, qui lui doivent leurs meilleurs succès. Mais il faut savoir et vouloir s'en servir.

Général J. ROUQUEROL.
